

Supplément au SOP n° 294, janvier 2005

LA CULTURE DE L'HOMME ET LA CULTURE DE L'ESPRIT

Communication du père Razvan IONESCU,
recteur de la paroisse roumaine
Sainte-Parascève et Sainte-Geneviève, à Paris,
présentée à la rencontre interrégionale
de la jeunesse orthodoxe, sur le thème
« L'Église entre Tradition et post-modernité »
(SOP 289.37)

(Bordeaux, Gironde, 12 juin 2004)

Document 294.A

LA CULTURE DE L'HOMME ET LA CULTURE DE L'ESPRIT

Introduction

Devenir un homme cultivé est un idéal et un aboutissement. L'éternelle propension de l'homme à la recherche, le souci généreux et solidaire qu'il a d'assurer la transmission de ses valeurs, de génération en génération, en sont des signes probants, tout comme son désir d'apprendre, de s'engager dans l'aventure de la connaissance, une aventure où la personne unique qu'est chaque être humain va vers l'accomplissement de son destin. Sur le plan personnel, c'est une joie d'être cultivé, d'acquérir cette lumière intérieure, de se parfaire en découvrant des réalités toujours plus profondes, des repères structurants qui conduisent vers un « moi » intérieur plus complet et plus riche. De même, c'est une joie de partager avec les autres cette richesse intérieure, cette présence vivante, cette recherche de sens et de signification, créative, généreuse et stimulante. Prise dans cette acception, la culture a un rôle formateur : on ne naît pas cultivé, on le devient. Cela se réalise par l'élévation, le travail et l'affinement de la personnalité.

La culture est ainsi si importante que Dieu ne la laisse pas entièrement à charge de l'homme. C'est là une des intuitions fondamentales du hiéromoine Rafail Noica¹. Dans la continuité d'enseignement de son père spirituel, l'archimandrite Sophrony, ce moine orthodoxe qui a vécu au milieu de la culture occidentale, le père Rafail parle aujourd'hui d'une *autre* culture que la culture humaine *stricto sensu* : la culture de l'*Esprit*. Cette culture, philocalique² par excellence, est en fait le fruit d'une éducation de la personne humaine conduite selon les repères rédempteurs de l'Esprit Saint. Il s'agit en effet d'assumer une vie attentive à la pédagogie de la grâce, qui éduque et illumine la profondeur de l'âme humaine dans le sens de l'ouverture vers Dieu.

Est *cultivé* l'homme bien informé qui a accumulé une série de connaissances et d'habitudes et qui fait preuve de bon sens³ ; *culture* signifie ainsi le développement de certaines facultés de l'intellect par des exercices ou des connaissances acquises qui permettent le développement du sens critique, du bon goût⁴. Le père Rafail Noica projette sur la notion de culture la lumière du christianisme, qui demeure depuis ses débuts et n'a pas perdu de son pouvoir novateur. Et cela nous permet de découvrir cette autre dimension, essentielle, de la culture : la dimension verticale. Cette prise de position revêt une importance fondamentale dans notre monde spirituellement appauvri. La recherche de Dieu peut devenir une plante rare ou mutante car, soit elle n'est guère cultivée, soit elle est mal cultivée. D'une part, parce que la culture de l'indifférence, ou même de la mort, paraît souvent, au plan des libertés et des droits personnels,

¹ Rafail Noica, *Cultura Duhului (La Culture de l'Esprit)*, éd. Reîntregirea, Alba Iulia, 2002.

² Étymologiquement, *philocalie* veut dire « amour de la beauté », de *philos* « qui aime » et *kalos* « beau, bon ». La *Philocalie* est une collection de textes de pères spirituels, s'échelonnant du IV^e au XIV^e siècle, et centrés sur la personne humaine et sa relation à Dieu. Ce recueil constitue un témoignage d'amour et de recherche de la Beauté qui sanctifie, transfigure et sauve par la grâce. Dostoïevski exprime sa confiance dans la Beauté qui sauvera le monde. La *Philocalie* constitue donc un témoignage essentiel de cette Beauté salvatrice. Traduction française de Jacques Touraille, introduite par Olivier Clément : *La Philocalie des Pères neptiques*, Desclée de Brouwer/Lattès, 1995, vol. 1 (692 p.) et vol. 2 (887 p.).

³ Archevêque Andrei d'Alba Iulia, *Introduction à Rafail Noica, op. cit.*, p. 3.

⁴ *Le Petit Robert, dictionnaire de la langue française*, Éditions Dictionnaires Le Robert, Paris, 2000.

plus séduisante que la recherche de Dieu. D'autre part, parce que l'homme y pratique une espèce de « génie génétique », qui introduit dans cette recherche de Dieu des traits périssables de la sagesse du monde.

Cet « oubli » de l'homme n'abolit cependant pas les droits de Dieu sur la culture, Lui qui est son véritable inventeur. Car c'est Lui qui cultive l'homme dès le commencement pour la vie éternelle et attend son accomplissement dans le salut. Dans cette perspective, la recherche de Dieu est pour l'homme la clé appropriée à une remémoration d'un niveau de réalité plus profond que celui qui en reste strictement au plan horizontal.

La dimension verticale de la culture dépend d'un sens spirituel que l'homme est appelé à découvrir en vue de son accomplissement. Cultivé est l'homme qui se laisse cultiver, non seulement par l'homme, mais par Dieu. C'est l'homme qui se confie progressivement à l'initiative de Dieu, dans un sens liturgique : « confions-nous nous-mêmes, les uns les autres et toute notre vie au Christ, notre Dieu ». Cela ne veut pas dire qu'est théologiquement cultivé celui qui manipule des informations, qui manifeste une certaine habitude dans le maniement des concepts et des idées sur Dieu, car ces informations risquent de rester au niveau de la culture horizontale, strictement humaine, malgré leur objet particulier. Cultivé est l'homme *inspiré, acquis à l'esprit de prière*. C'est bien cela qui l'aide à comprendre, par un effort continu d'ajustement intérieur⁵, ce que Dieu veut lui transmettre. La parole divine, une fois reçue, devient source de communion à la vie éternelle. Cela représente une autre manière de communier personnellement à la présence divine sanctifiante. Voilà donc un autre mode de se cultiver, dialogique, relationnel et, par conséquent, profondément centré sur la personne humaine.

De la culture de l'homme à la culture de l'Esprit : quels seraient donc les repères d'une telle rencontre ?

Jésus-Christ et la culture séculière

L'incarnation du Rédempteur partage l'histoire de l'humanité en deux : avant et après Jésus-Christ. La venue du Christ surpasse l'esprit humain. Elle est fondamentale non seulement pour l'intelligence théologique, mais aussi pour la culture humaine. Les chercheurs qui se sont penchés sur les cultures antérieures à l'événement de l'Incarnation ont distingué des autres les « cultures où le Messie était attendu »⁶. Et ils ont constaté que, conforme au paradoxe qui affirme que « rien n'est plus singulier qu'une réponse à une question qui n'a pas été posée », le témoignage chrétien atteste que la venue du Christ est une réponse faite dans la même mesure aux deux types de cultures. Cette situation n'est cependant singulière qu'en apparence, affirme le christianisme. La « question » est présente de manière implicite, non formulée, même dans les cultures qui n'attendaient pas le Messie. Et cela parce que toute culture met l'homme en son centre. Le Christ est la réponse en tant qu'homme et Dieu, Il est l'accomplissement universel de l'homme. Le Christ est *l'homme* tel que Dieu l'a conçu, l'homme divin, cultivé parfaitement par la présence de la divinité. Il s'est conduit dans son humanité comme un Fils obéissant en toute chose à son Père, et donc entièrement « efficient ».

La conception humaine du monde et, implicitement, la participation de l'homme au monde dépendent de sa culture. Les cultures trouvent leur expression dans des conventions sociales qui offrent une perspective, paradigmatique à l'intérieur de chaque culture, sur des réalités communes à l'humanité entière. Ces conventions sont perçues et acceptées différemment à l'intérieur de chaque culture, et la rencontre entre des cultures diverses nous rend conscients

⁵ On pourrait appeler cet « ajustement intérieur » *fine-tuning* : la recherche précise de la « fréquence spirituelle » sur laquelle Dieu nous transmet sa parole. Cela présuppose également le combat avec le *bruit* qui empêche une bonne audition – les mauvaises passions, la dissipation, le péché en général.

⁶ Jaroslav Pelikan, *Jesus through the centuries – His Place in the History of Culture*, Yale University Press, New Haven and London, 1985, p. 34.

des diversités culturelles. La venue du Fils du Dieu dans le monde, bien qu'accomplie au milieu de la culture juive, a une portée universelle : elle est transculturelle. La venue du Christ est profondément compatible avec toute culture qui se trouve à la recherche des valeurs humaines fondamentales, parce que le Christ est compatible avec tout être humain, Il en représente l'accomplissement. En réalité, même après la venue du Christ, les cultures continuent à exprimer une conception humaine – partisane, partielle, centrée sur certains traits ou en ignorant délibérément d'autres. Ceci a conduit Jaroslav Pelikan à l'hypothèse suivante : la meilleure manière de comprendre ce qui est définitoire, fondamental à une époque, c'est d'étudier l'image du Christ à l'époque en question. Par exemple, la notion de *père* dans l'Église primitive, la notion d'*homme universel* à la Renaissance, ou bien celle de *libérateur* au XIX^e et au XX^e siècles. Au-delà de ces interprétations, le Christ, éternellement le même, peut être réellement rencontré à toute époque et à l'intérieur de toute culture, à travers l'œuvre de la grâce. Se rapporter à Lui, réellement, authentiquement, ne peut se faire que dans une culture de l'Esprit, dans le sens de l'intuition profonde du père Rafail Noica. Nous devons découvrir le Christ « avec les yeux de Dieu », et l'Esprit Saint se charge de cette mission par sa descente à la Pentecôte et par la fondation de l'Église. On ne peut reconnaître le Fils de Dieu que dans et par l'Esprit Saint, par une découverte divine et non par la réflexion culturelle, autonome, de l'homme créé.

La culture de l'Esprit est la réponse de Dieu à la Babylone des cultures du monde. La démultiplication de l'image de Dieu trouve une réelle solution au moment de la Pentecôte, moment d'union des langues et des cultures dans un seul Esprit Saint, sans les altérer ou les niveler, mais en les fortifiant intérieurement par un souffle nouveau, divin, régénérateur et unificateur. Voilà donc comment la présence d'une culture tout autre que strictement humaine, d'une spiritualité engagée dans les repères de la grâce, fondamentalement transculturelle, c'est-à-dire non partisane par rapport aux cultures séculières, peut être unificatrice sans risquer de dépersonnaliser et de niveler. Le filon chrétien joue dans chaque culture le rôle d'une conscience qui régénère et illumine perpétuellement le regard, se confiant au réel qui dépasse l'homme. Cela peut se réaliser concrètement à travers la vie liturgique, car chaque liturgie est une nouvelle Pentecôte, une descente de l'Esprit sous forme de langues de feu sur la communauté en prière et sur les dons présentés. Vivre constamment selon les coordonnées de la grâce sanctifie chaque culture et la transfigure en Christ.

De la culture de la terre à la culture de l'homme nouveau dans le Christ

Il faudrait remarquer qu'originellement le mot « culture » désignait ce que l'homme obtenait par le travail de la terre. De là, *agri-culture*, qui signifie les opérations nécessaires à la croissance des végétaux utiles à l'homme et aux animaux. La problématique de la culture de la terre servira au Rédempteur d'image-repère destinée à l'édification de ses disciples. De même que pour que les plantes vivent⁷, il faut en prendre soin, les arroser périodiquement, les traiter contre les parasites ou les défendre des prédateurs, et finalement les cueillir, de même, il faut prendre soin de nos âmes pour que le grain du royaume de Dieu porte ses fruits. Par des références à la réalité agricole, à une vie familière aux disciples, le Rédempteur déplace petit à petit leur attention du plan humain au plan spirituel. Car la spiritualité prend naissance dans la réalité concrète, pratique du monde où l'on vit, sans pour autant y être circonscrite. « Ne vous inquiétez pas pour votre vie de ce que vous mangerez, ni pour votre corps de ce dont vous vous vêtirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement ? Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment, ni ne moissonnent, ils n'amassent point dans des greniers ; et votre Père céleste les nourrit ! Ne valez-vous pas beaucoup plus qu'eux ? » (Matthieu 6,25-26). Voilà le soin que Dieu nous prodigue, l'attention divine qu'Il porte à notre réalité quotidienne. Dieu sait ce qui nous arrive, Il nous fait don de lui-même, vivant, comme une nourriture de chaque jour. Son attention est continue. C'est pour cela que nous devons, à

⁷ Il faudrait remarquer qu'il existe une force dans la nature, une énergie qui fait germer la semence, qui produit de la vie nouvelle. Par la culture, l'homme ne fait que déclencher et guider cette force, sans pour autant la connaître ou la maîtriser.

notre tour, établir les priorités *réelles* de notre vie, et ne pas nous en éloigner et nous investir vainement ailleurs. D'abord, le Royaume de Dieu. Et, pour cela, il faut approfondir ce qui nous mène vers ce royaume. Et « tout le reste », nécessaire à la vie terrestre, « nous sera donné par surcroît » (Matthieu 6,33).

Ailleurs, le Sauveur dit : « La moisson est riche, et les travailleurs peu nombreux. Priez donc le Seigneur de la moisson d'envoyer des travailleurs à sa moisson » (Matthieu 9,37-38). Il parle cette fois-ci de la nécessité de trouver des travailleurs qui s'occupent de la vigne plantée par Dieu. Il s'agit de ceux qui récolteront les fruits du salut, qui « donneront naissance » aux enfants du Royaume de Dieu. La prêtrise n'est rien d'autre qu'une culture des âmes dans l'espoir qu'elles porteront du fruit dans le Royaume de Dieu. Nous nous rappelons aussi de la parabole du maître de la vigne qui a élevé une palissade pour la protéger, et ensuite a envoyé périodiquement ses serviteurs pour ramasser la récolte, et finit par envoyer son fils en personne. Tous ces envoyés sont maltraités et ensuite tués. Nous avons là une des images-clés de l'histoire du Salut, où la lignée des prophètes de l'Ancien Testament, qui a abouti à la venue du Fils de l'Homme, a œuvré dans le monde pour témoigner de Dieu et a été opprimée et martyrisée. Ou encore la parabole du grain de sénevé qui, si petit qu'il soit, fructifie abondamment, symbolisant ainsi la force de la foi. Ou bien la parabole du figuier maudit parce qu'il ne portait pas de fruit, une autre image-métaphore de l'homme, appelé, tel le figuier qui porte des fruits en toute saison, à porter toujours des fruits. Ou encore, la parabole du bon semeur qui découvre que l'ennemi a semé lui aussi, mais de l'ivraie. L'ivraie n'est pas arrachée pour ne pas affecter les autres plantes, et le tri se fait lors de la récolte finale.

Mais ce parallèle entre la culture de la terre et la culture dans le Royaume des cieux est illustré encore plus clairement dans la parabole du semeur (Matthieu 13,18-23). Le Sauveur parle de la manière dont la parole du Royaume peut être reçue. Elle peut être semée au bord du chemin – c'est le cas de l'âme qui ne comprend pas la parole, qui passe à côté de sa signification rédemptrice ; ou bien elle peut être semée en des endroits pierreux – c'est le cas de l'âme qui reçoit la parole, mais ne la fait pas pousser ; ou encore la parole peut tomber dans les épines où elle sera étouffée par tout ce qui est éphémère dans cette vie ; et enfin – c'est le cas le plus heureux –, la parole est semée dans la bonne terre et porte du fruit : « l'un cent, l'autre soixante, l'autre trente ». L'exhortation est claire : il faut devenir de la bonne terre qui porte du fruit. Il ne faut pas se contenter de parler du Royaume des cieux, il faut le bâtir efficacement. Cela fait dire à saint Séraphin de Sarov, qui répond à la question de son disciple Motovilov (« comment pratiquer les autres vertus [à part la prière] afin d'obtenir la grâce de l'Esprit ? ») : « Négociez pareillement la grâce de l'Esprit Saint dans toutes les autres vertus que vous pratiquez au nom du Christ ! Mais négociez au mieux ces biens spirituels en employant de préférence ceux qui vous donnent le plus fort bénéfice ! Et le capital tiré des heureux bénéfices de la grâce divine, déposez-le à la caisse d'épargne du Dieu éternel à des taux immatériels : non pas de 4% ou 6%, mais du 100%, et même infiniment plus que cela !...⁸ ». Saint Séraphin, en « capitaliste » du Royaume des cieux, parle de profit. Notre investissement ne doit pas consister dans l'accomplissement de bonnes actions parce qu'elles sont bonnes en soi. Mais dans leur accomplissement au nom du Christ, à qui nous offrons ces actions. Dans son Nom, le profit se mesure en grâce divine, en participation au Royaume des cieux. C'est pourquoi saint Séraphin voit dans la parabole des vierges sages et des vierges folles non pas une insuffisance de bonnes actions, mais le fait qu'on ait omis d'ancrer ces bonnes actions dans la grâce divine. Ce qui est dramatique, car « ce mode de vie, uniquement fondé sur la pratique des vertus, sans avoir examiné minutieusement si elles rapportent de la grâce de l'Esprit Saint – et combien exactement⁹ » ne mène pas au Paradis, avertit saint Séraphin. Et celui qui n'amasse pas avec le Christ, dissipe. Voilà donc que si les cultures séculières visent à préparer l'homme pour ici-bas, par un investissement dont on attend tout de suite le profit, la culture de l'Esprit vise, à travers les choses de ce monde, l'au-delà. Elle vise aussi l'efficacité de l'action afin de gagner les choses de l'autre monde.

⁸ Séraphin de Sarov, *L'Entretien avec Motovilov*, Arfuy en Orbey, 2002, p. 39.

⁹ *Ibidem*, p. 27.

Repères de la rencontre entre la culture de l'homme et la spiritualité de l'Église des premiers siècles

Il suffit de se pencher sur le cours de l'histoire pour découvrir les difficultés concrètes de la rencontre entre la culture et la théologie. En fonction des tempéraments, des lieux, des milieux ou des époques, la réalité culturelle a été assumée différemment par les chrétiens. Les chrétiens cultivés, convertis relativement tard au christianisme, après avoir reçu une éducation profane, étaient les plus ouverts, car ils percevaient le christianisme comme le terme de leur recherche, et en compatibilité avec le chemin qu'ils avaient parcouru jusque-là. Saint Justin le Martyr et le Philosophe en est un exemple. Pour lui, le christianisme est la vraie philosophie et l'accomplissement de toutes les recherches. Aussi n'hésite-t-il pas à tenir une école de philosophie, même si son amour de la philosophie est manifestement dirigé vers la sagesse révélée par Dieu. Dans le même esprit, Clément d'Alexandrie voit dans les philosophies antiques une voie qui prépare au christianisme. Il parle de deux Anciens Testaments : le premier, celui qui est reconnu comme tel, le *judaïque*, et le deuxième, qui est la *philosophie des Grecs*. L'Ancien Testament a préparé la venue du Sauveur dans le milieu judaïque, et la culture hellénique l'a préparée parmi les autres nations. Le rôle *propédeutique* de cette culture, concernant la venue du christianisme est d'ores et déjà reconnu. Elle peut être considérée comme une *pédagogie* en Christ, ou bien comme un *précurseur* annonçant la venue du Seigneur. L'intérêt pour la philosophie et la science chez Clément est manifeste, car il ne voit pas d'incompatibilité entre les deux tant que leurs compétences et leurs pouvoirs restent bien séparés. Pour Clément, « la science, qui précède ce repos que l'on trouve enfin dans celle du Christ, exerce la pensée, éveille l'intelligence, aiguise l'esprit pour s'instruire dans la vraie philosophie, que les fidèles possèdent grâce à la suprême Vérité¹⁰ ».

Origène lui-même s'est mis à l'étude des philosophies sous la contrainte des nécessités apostoliques, affirme Henri Crouzel. « Ce refus condamnerait le chrétien à rester, d'une certaine façon, pauvre au milieu de ses richesses, lui interdisant d'utiliser ses facultés humaines de raisonnement et d'expression pour les communiquer, les défendre, les explorer. Tout discernement serait alors supprimé, malgré ce mot de saint Paul, souvent invoqué par l'Alexandrin : 'Éprouvez tout, retenez le bon'¹¹ ». Toutefois, Origène attire l'attention sur le caractère partisan des philosophies, traduit parfois par une incapacité à s'ouvrir à une autre pensée.

Au IV^e siècle, on assiste à l'émergence d'une méthodologie de la rencontre entre les cultures et la théologie. Être cultivé ne peut plus exprimer, après l'expérience des saints Basile le Grand et Grégoire le Théologien, une incompatibilité avec le vécu théologique, une fois que les compétences de la culture sont tracées et qu'un discernement spirituel est recherché. Pour donner un exemple, voilà comment saint Grégoire le Théologien assume par l'éducation la culture de son époque. « Grégoire a suivi les cours du plus célèbre orateur, Proeresios [...] ainsi que les cours d'autres professeurs, de Himerios et, très probablement, de Priscios, tous les deux païens et tout aussi brillants que célèbres. À part les leçons de philologie et de philosophie, Grégoire a ouvert son esprit assoiffé de connaissance à d'autres domaines : l'astronomie, la géométrie et l'arithmétique, sans pour autant leur consacrer beaucoup de temps. Il dédiait le meilleur de son temps à l'étude de la philosophie. [...] À cette époque, la philosophie passait pour la quintessence de la connaissance, pour le couronnement de toutes les sciences¹² ». Mais il ne se contentait pas de thésauriser les connaissances, il les soumettait aussi à un examen critique. « Il étudiait, recherchait, appréciait et jugeait tout. C'est pour cela que la pensée philosophique ne lui a pas affaibli la croyance, mais au contraire, elle la lui a raffermie et confirmée¹³ ». Voilà encore comment saint Basile le Grand réagissait au milieu

¹⁰ Saint Clément, *Stromates* in : Étienne Gilson, *La philosophie au moyen âge*, Payot, 1986, p. 48.

¹¹ Henri Crouzel, *Origène*, Éditions Le sycomore, Paris, 1985, p. 207.

¹² Stelianos Papadopoulos, *Vulturul ranit – viața Sfântului Grigorie Teologul (Le vautour blessé – la vie du Saint Grégoire le Théologien)*, Editura Bizantina, Bucuresti, 2002, p. 38.

¹³ *Ibidem*, p. 38.

culturel païen pendant sa période de formation intellectuelle. « Pour Basile le Grand, il ne suffisait pas que son professeur fût un orateur confirmé ; pour qu'il suivît son enseignement, il fallait que celui-ci eût aussi quelque chose d'important à dire, quelque chose qui lui cultivât l'esprit et lui nourrît l'âme ». « Tous les deux (Basile et Grégoire) ne connaissaient que deux chemins : l'un, le plus important, qui menait

à l'Église et à ses bergers, et l'autre qui menait aux 'maîtres du dehors'¹⁴ ». Le principe fondamental mis en pratique autant par Grégoire le Théologien que par Basile le Grand semble être le suivant : telle l'abeille, il faut cueillir ce qui est utile dans chaque fleur de la connaissance. Le discernement du choix est le résultat d'une relation continue à Dieu, d'une vie liturgique dans l'Église.

L'exhortation à l'étude des sciences et des cultures trouve son accomplissement dans la réflexion de saint Jean Damascène : « Rien n'est plus excellent que la science ; la science est la lumière de l'âme raisonnable, comme l'ignorance en est les ténèbres. Car, de même que l'absence de lumière constitue les ténèbres, ainsi le manque de science constitue les ténèbres de la partie raisonnable de l'homme. L'ignorance est la marque propre des êtres non raisonnables, tandis que la science est la marque propre des êtres raisonnables. Donc celui à qui manquent la connaissance et la science, quand il en est capable de par sa nature, devient, bien que se trouvant dans la condition d'un être raisonnable, pire que les êtres non raisonnables, par la négligence et l'insouciance de son âme¹⁵ ».

Il existe néanmoins, dès les premiers siècles du christianisme, des courants anti-culturels, reflet du manque d'intérêt pour la culture exprimé par certains chrétiens. Quand on est passé aux « dents définitives », à quoi bon les « dents de lait » des philosophies ? semblent penser certains d'entre eux. Autrement dit, à quoi bon les enseignements périssables quand on a découvert enfin l'accomplissement de sa vie qu'est le Christ ? Cette attitude fut celle de certains chrétiens, qui ont rencontré le Christ sans avoir été préparés par une instruction avancée. D'autres chrétiens refusèrent les philosophies et les sciences, purement et simplement par peur d'une « contamination » génératrice d'hérésies. Voilà pourquoi Tatien et Hermias, Épiphane de Salamine, Théodoret de Cyr, Hippolyte de Rome, Irénée de Lyon ou Tertullien manifestent une « attitude négative, un désir de rompre, qui, à l'exception du pacifique évêque de Lyon, s'exprime d'une manière souvent violente¹⁶ ».

Il existe donc deux courants de pensée qui envisagent, chacun à sa manière, le rapport de la vie spirituelle à la culture en général, aux philosophies et aux sciences en particulier. L'un, minoritaire, qui se manifeste dans une attitude de refus de la culture et dont les représentants sont souvent tombés dans des erreurs doctrinales. Et l'autre qui, positif à l'égard de la culture, l'envisage dans une attitude responsable, ouverte, éclairée par l'exercice du discernement spirituel. C'est de ce côté qu'on retrouve les grands noms de l'Église, tels Justin le Martyre et le Philosophe, Clément d'Alexandrie, Grégoire de Nysse, Grégoire le Théologien, Basile le Grand, Maxime le Confesseur, Jean Damascène.

Saint Grégoire Palamas et la rencontre entre la culture de l'Homme et la culture de l'Esprit

De point de vue chrétien, il est tout à fait profitable d'assumer la culture profane si cela se réalise sur un mode critique, à travers un discernement spirituel, afin d'éviter la « dilution » de la théologie. La culture de l'homme et la culture de l'Esprit ont des compétences différentes : c'est

¹⁴ Stelianos Papadopoulos, *Viata Sfântului Vasile cel Mare (La Vie de Saint Basile le Grand)*, Editura Bizantina, Bucuresti, 2003, p. 36.

¹⁵ Dialectique 1, PG 94, col. 529 A, cité par René R. Khawan, *L'univers culturel des chrétiens d'Orient*, p. 85-86.

¹⁶ Henri Crouzel, *Origène et la philosophie*, Éditions Mouton, 1962, p. 170.

là, semble-t-il, le message fondamental de saint Grégoire Palamas. Ne refuse pas la culture profane, mais ne la confonds pas non plus avec la théologie ; plus précisément, ne lui accorde pas de crédit sur sa capacité à pouvoir dire quelque chose de précis sur Dieu. Seule la pratique de la prière peut ouvrir l'homme, mystiquement, à un autre niveau de réalité que le créé. Palamas affirme, en effet, fondamentalement la possibilité d'une ouverture à l'incréé, qui permet l'expérience de la présence divine sur un mode réel et non sur le mode d'un pur symbolisme intellectuel vide de tout contenu concret. Le but de la vie chrétienne est la sanctification de l'homme par un vécu tel que celui qui fut expérimenté sur le Mont Thabor, l'expérience de la grâce.

Palamas fait la distinction entre la culture du monde, bâtie avec l'énergie de ce monde, et la culture de l'Esprit, la vraie entrée dans les coordonnées de la grâce, dans l'énergie divine incréée. La culture de l'Esprit, à la différence de la culture profane, mène au Salut. Le bien apporté par la culture du monde est utile ici-bas, tandis que le bien apporté par la théologie est utile dans l'éternité.

Les disputes hésychastes du XIV^e siècle offrirent l'occasion de dépasser une théologie qui répétait sagement¹⁷ les décisions des sept premiers conciles œcuméniques, pour élaborer une théologie qui embrassât réellement la problématique de l'époque et fit sentir la saveur et le parfum toujours plus frais de la force de la grâce. Par la réponse faite à Barlaam le Calabrais et à Akindynos sur la distinction entre l'essence de Dieu, incompréhensible, et ses énergies incréées mais participables, Palamas faisait indirectement une réponse à la pression de l'humanisme païen et du spiritualisme intellectuel de la Renaissance qui doutaient de la possibilité de faire réellement l'expérience de Dieu et la remplaçaient, en demeurant au niveau du créé, par la compréhension intellectuelle. Mais il se fait que Dieu n'est pas seulement au-delà de la matière, mais aussi au-delà de l'intelligence humaine. Le salut ne « s'adresse » pas exclusivement à la partie intellectuelle de l'homme, à l'intellect, mais aussi à la personne tout entière qui doit se laisser embrasser par la plénitude de l'illumination de la grâce.

La vraie théologie est culture de l'Esprit, est acceptation de l'initiative de la grâce par la vie de prière.

La culture de l'homme d'aujourd'hui et le devenir dans une culture de l'Esprit

La culture est importante, elle est fondamentalement importante – parce qu'elle introduit en nous un devenir. Nous devenons ce que nous faisons. Celui qui vole devient un voleur. Celui qui fait de bonnes actions devient un homme bon. Celui qui cherche Dieu reçoit la force de la sanctification selon la grâce. La culture est notre nourriture, qui structure, une fois qu'elle est assimilée, la chair de notre être. Le père Rafail Noica attire ainsi l'attention sur le fait que « nous *devenons* ce que nous *cultivons* ». « Culture est tout ce que nous cultivons. La culture de la terre est aussi une culture. [...] De même, la culture du péché est une culture, pervertie, mais une culture¹⁸ ».

Or, nous pouvons nous demander de quelle culture nous sommes, aujourd'hui, le résultat. Le monde est devenu un village. La rencontre des cultures du monde est de plus en plus évidente, le monde vit un espace commun, un immense hypermarché dans lequel nous avons accès à l'offre universelle en matière de religion et de culture. Et, malgré cela, nous ressentons que cette abondance n'apporte pas l'accomplissement de notre personne, mais nous fatigue quand elle ne nous étourdit pas complètement. La culture de l'homme contemporain, pour polymorphe et complexe qu'elle soit, ne peut dissimuler son état véritable, de décadence et de confusion. Et elle ne procure pas le repos. Voilà donc qu'au moment où nous errons à la recherche de la nourriture, nous découvrons, dans un petit coin perdu du monde, quelque

¹⁷ Jean Meyendorff, *Saint Grégoire Palamas et la mystique orthodoxe*, Seuil, 1994, p. 100.

¹⁸ Hiéromoine Rafail Noica, *op. cit.*, p. 15.

chose qui ne regorge pas d'excipients et de produits chimiques, mais quelque chose de frais, d'entier, où notre organisme pressent la force de la vie. C'est ce que propose l'hieromoine Rafail Noica par la culture de l'Esprit : une culture discrète et mystérieuse, silencieuse, qui ne crie pas sa publicité, qui ne saute pas aux yeux. Il s'agit d'une culture régénératrice, rédemptrice, une culture qui se bâtit par la confiance intérieure dans le travail de la grâce : « Dieu nous appelle maintenant à cultiver en nous ce qui appartient à la vie ; Dieu qui a créé l'homme, qui sait de quoi il a été fait, qui est le seul à savoir où se trouve l'espoir véritable de l'homme. [...] Et la parole de Dieu nous invite à en faire culture¹⁹ ».

Cette culture invite à quitter le mécanisme bricolé, individualiste et égoïste du devenir personnel. C'est une ouverture devant la réalité profonde de la vie, qui est une réalité de communion avec ce qui est au-delà du créé, dans un horizon eschatologique. C'est n'est la science qui consiste à comptabiliser les péchés qui sauve, car tenir le compte des péchés culpabilise et n'apporte pas nécessairement la force régénératrice dont a besoin l'organisme affaibli par la maladie. Ce qui sauve, c'est notre « reconfiguration », par un mouvement qui recentre notre vie dans le Christ. Nous devons nous greffer sur le Christ, par la grâce de l'Esprit Saint. C'est ce même Esprit que nous invoquons pendant l'épiclese – « Envoie ton Esprit Saint sur nous et sur les dons présentés ici » – et qui, lors de chaque liturgie, a le pouvoir de changer le pain et le vin dans les saints Corps et Sang ; c'est ce même Esprit qui a le pouvoir de nous changer, de nous régénérer, de nous renouveler, et de cultiver en nous la semence du Royaume de Dieu. C'est la raison pour laquelle cette culture de l'Esprit ne peut être tenue pour une culture parmi d'autres, pour une simple alternative, mais plutôt pour un ingrédient vital à toute culture, un ferment régénérateur qui sanctifie la participation de l'homme au monde, le rapproche de l'essentiel et, par conséquent, de ce qui est impérissable. La parole de Dieu, cultivée systématiquement en nous, est communion à la vie dont Dieu nous fait don par sa présence. De ce point de vue, cultiver le péché ne représente en fait que rater la communion avec Dieu, rater sa parole donatrice de vie. Au contraire, cultiver la parole de Dieu nous fortifie dans une culture de la Résurrection. Cette parole que Dieu nous adresse dans le secret du cœur est vivante, est communion à la vie, car elle est une parole génératrice de vie. C'est pourquoi vivre la vie de l'Église nous rend plus vivants, renouvelés intérieurement, car malgré le vieillissement physiologique, nous rajeunissons intérieurement dans l'éternité.

La parole exprime l'énergie et le pouvoir de celui qui la donne. La parole de l'homme exprime l'homme, et la parole de Dieu exprime Dieu. Leurs forces sont évidemment différentes. Le Sauveur parlait en homme qui avait l'autorité. Ou, ainsi que le remarquent ses détracteurs eux-mêmes, personne n'avait parlé comme Lui jusque-là. Il est Dieu, qui a tout le pouvoir, sur la terre comme au ciel. Pour que la parole humaine ait la même force, elle doit s'ancrer à son tour en Dieu. Mais combien fréquemment ressentons-nous la faiblesse de la parole humaine devenue un simple conteneur d'informations. Le seul remède est d'enrichir de nouveau la parole humaine par l'expérience de la grâce. Et la vocation première de l'Église est d'entraîner l'homme à la vie en Dieu, par la participation, et non pas simplement par la transmission d'une information qui concerne l'ici et le maintenant. Le père Rafail Noica nous rend encore plus claire cette distinction : « L'Église – et je dirais la culture de l'Église – ne tient pas à informer qui que ce soit. Dieu, à travers l'Église, veut partager avec l'homme quelque chose de Sa vie. L'homme marche, avance sans le savoir, il vit tout simplement, il avance jusque-là où, un beau jour, il saura tout ce que Dieu sait²⁰ ».

Cultiver spirituellement les hommes est la mission de la prêtrise, de la prêtrise sacramentelle aussi bien que de la prêtrise universelle, celle de tout chrétien. Mais elle est aussi le fruit de l'ouverture personnelle, forcément honnête, nécessaire à l'accueil de la parole divine.

L'orthodoxie de la culture et la culture de l'Orthodoxie

¹⁹ *Ibidem*, p. 15.

²⁰ Rafail Noica, *op. cit.*, p. 15-16.

« L'homme est orthodoxe de par sa nature », avertit le père Rafail Noica. « L'orthodoxie est la seule réalité de l'homme », elle n'est rien d'autre que « la nature de l'homme²¹ ». L'orthodoxie est le mode de vie de l'homme qui se libère du péché. C'est le mode dans lequel Dieu appelle l'homme à Le connaître. Elle correspond à l'accomplissement de l'homme dans sa raison d'être divine. La culture de l'Orthodoxie ne consiste pas dans une culture idéologique des éventuelles différences confessionnelles, une sorte d'as d'atout caché dans la manche qui ferait la différence avec les faiblesses de la théologie occidentale. Mais elle est réellement la vie authentique en Christ, la plus authentique possible, selon ce baromètre de l'authenticité qui est la grâce divine. Cette culture dont la grâce divine nous fait don est, par excellence, une culture de l'originalité et de la liberté. Il ne faut pas prendre le mot « originalité » dans le sens d'une recherche de l'inédit à tout prix, tel que l'entend souvent la culture séculière, mais dans le sens simple de l'expression de la personne humaine portée par la grâce vers l'accomplissement de ce qu'elle a d'unique et d'irrépétable. Au contraire, la grâce est le gérant de la liberté absolue par rapport à tout ce qui accable et pervertit jusqu'à l'esclavage du péché et de la passion.

La culture de l'Esprit n'a pas de méthodologie fixe ; elle s'acquiert par la sincérité du cœur, dans l'humilité. « Il n'y a pas de règles fixes et invariables, nécessairement imposées à ceux qui cherchent à prier ; et, de même, il n'y a pas de technique mécanique, physique ou mentale, qui puisse forcer Dieu à manifester sa présence. Il nous fait don de sa grâce qui ne peut pas être acquise d'une manière automatique par une méthode ou une technique quelconque²² ».

La culture de l'Esprit ne peut que porter la culture du monde. L'orthodoxie n'est pas le fruit de l'Église orientale, mais l'Église des commencements et, depuis toujours, l'Église capable de sanctifier toute culture, l'occidentale aussi, bien entendu, non certes en s'isolant mais en donnant la vie qui habite son cœur. « Le bon usage de la raison humaine, qui n'est pas entendue ici dans le sens d'un rationalisme étroit, se place dans la tradition et l'esprit des Pères de l'Église. Pourquoi faudrait-il alors renier Dante, Montaigne, Shakespeare, Milton, Victor Hugo et tant d'autres ? Il est important pour les orthodoxes d'Occident de bien connaître la poésie, l'art, la culture des pays qu'ils habitent. Pourquoi serait-il alors impossible d'être à la fois orthodoxe spirituellement et occidental culturellement ?²³ ».

Une Orthodoxie fermée est une fausse orthodoxie, c'est une orthodoxie qui n'a pas découvert la force de vie que la culture de l'Esprit produit, de l'Esprit qui illumine et transfigure toute démarche culturelle. Une orthodoxie fermée sur elle-même ne tient pas compte de l'Esprit qui porte tout. « L'humanité n'a pas besoin d'une Orthodoxie frileuse, intolérante, culpabilisante et fermée sur elle-même, mais d'une Orthodoxie audacieuse, tolérante et généreuse. Et nous pouvons la faire devenir telle sans être obligés de diluer notre Tradition. Dans ce sens, rien de plus triste que l'attitude négative adoptée par bien des orthodoxes par rapport à l'Occident et à la modernité. À mon avis, cela représente une déviation, car l'Orthodoxie est, fondamentalement, une affirmation et non pas une négation²⁴ ».

L'orthodoxie de la culture au sein de la culture séculière est le fait de la grâce. Elle suppose d'assumer une vie de prière, et tient à une manière honnête d'être présent dans le monde par la recherche des choses fondamentales à sa vie. Elle requiert la redécouverte d'une simplicité de la connaissance dont on s'est souvent éloigné sous le prétexte d'assumer une culture²⁵ qui s'avère périssable.

²¹ *Celalat Noica – marturii ale monahului Rafail Noica însotite de câteva cuvinte de folos ale parintelui Simeon (L'Autre Noica – témoignages du moine Rafail Noica accompagnés de quelques mots utiles du père Symeon)*, Éditions Anastasia, 2002, p. 45.

²² Kallistos Ware, *Rugaciune si tacere în spiritualitatea ortodoxa (Prière et silence dans la spiritualité orthodoxe)*, Éditions Cristiana, Bucuresti, 2003, p. 23.

²³ *Ibidem*, p. 119.

²⁴ *Ibidem*, p. 118.

²⁵ Séraphin de Sarov, *op. cit.*, p. 47.

Conclusion

La culture a une dimension horizontale, la culture strictement humaine, et une dimension verticale, la culture de l'Esprit. L'homme peut donc se laisser cultiver aussi bien par son semblable que par Dieu. À la croisée de ces deux dimensions se rencontrent l'humain et le divin

dans une démarche créative et innovatrice. La culture séculière prépare l'homme à mieux vivre la richesse de l'humanité, et la culture de l'Esprit le transfigure grâce au souffle frais de la vie qui mène au salut et à la communion à la vie divine.

Directeur de la publication : Père Michel EVDOKIMOV

Traduit du roumain par Anne-Marie GIRLEANU

Rédaction et réalisation : Jean-Claude POLET,
Serge TCHÉKAN

		Abonnement annuel	
		SOP mensuel	SOP + Suppléments
	France	34,00 €	67,00 €
	Autres pays	38,00 €	84,00 €

Commission paritaire : 1106 G 80948

C.C.P.: 21 016 76 L Paris

